

La Bibliothèque mémorielle

Isabelle

Première histoire de La Bibliothèque mémorielle

« Finalement, c'est pas si mal de mourir la première, je n'aurai pas à te pleurer. »

Je l'aurais étranglée si elle n'avait pas été si fragile, si pâle, dans son lit d'hôpital.

Mais je l'ai juste regardée, luttant contre l'envie de pleurer. Elle a éclaté de rire, un rire douloureux qui s'est transformé en une quinte de toux interminable, alertant une petite infirmière rouge de colère, qui me mit à la porte en me déversant un flot de reproches. J'avais dépassé depuis un long moment déjà la fin des heures de visite, et en plus je provoquais une crise à la patiente. Isabelle n'avait pas cessé de tousser quand je lui jetai un dernier coup d'œil avant que la porte ne se ferme, et ses yeux brillaient toujours d'une lueur amusée.

Comment osait-elle ! Elle, qui avait tout eu, tout vécu, s'en allait la première, me séparant de la seule personne qui rendait ma vie un tant soit peu intéressante.

Je ne voulais pas revenir à ma vie d'avant notre rencontre, il y a cinq ans. Je ne voulais pas redevenir cette grande femme triste et usée, qui fait rire les clients de son bar avec ses histoires d'aventures invraisemblables, de chasse aux trésors et de découverte de cités perdues, et qui se maudit intérieurement d'avoir raté sa vie à se soumettre aux hommes et à cette saleté d'usine.

Elle, elle avait vécu. Vraiment. Elle était arrivée un soir, tard, vers 1 h du matin, dans mon troquet, s'était assise au comptoir, entre mes deux piliers de bar favoris, Jean et Patricia, et avait commandé une pinte. Elle était magnifique, malgré ses vêtements usés de randonneuse et son air fatigué. Ses longs cheveux gris nattés étaient ramenés en un gros chignon à moitié défait, des rides de sourire creusaient un visage à l'ovale parfait sur une peau sombre acajou, ses lèvres charnues se mouvaient en un sourire charmeur et ses yeux, d'un noir incroyable, parsemé d'étoiles, me regardaient fixement tandis que je posais sa bière devant elle. Le charme s'était interrompu quand le vieux Jean, comme à son habitude, après lui avoir jeté un regard distrait, me demanda la suite de mon ascension de la tour Éperienne.

Ces histoires, je les avais inventées un matin en discutant le bout de gras avec un habitué qui sirotait d'un air morne son expresso. Il venait de perdre son boulot dans la dernière mine de sélénium citadine et me demandait ce que je faisais avant d'acquérir ce petit bar de quartier. Je m'étais promis de laisser mon ancienne vie derrière moi quand j'étais arrivée dans la capitale, il y a dix ans. Je m'étais fabriqué ce personnage de tavernière impressionnante, toujours de bonne humeur et

s'occupant maternellement de tous ses clients, comme la mère Louise, dans mon adolescence, qui m'accueillait dans son petit restaurant ouvrier les soirs où mon père rentrait.

Je ne pouvais donc pas raconter à ce pauvre gars que j'avais été comme lui, trimant dans une putain d'usine, à contrôler chaque jour ces putains de pièces qui allaient sur ces fusils d'assaut que notre putain de patron vendait aux plus offrants. Que mon mari était un collègue rencontré à une réunion du syndicat, qu'il était rapidement devenu alcoolique pour supporter les conditions de travail de plus en plus difficiles, les cadences de plus en plus rapides, pour approvisionner les fronts du nord de cette putain de guerre des cités minières d'argent d'Azatal. Qu'en plus de sa fichue vodka, il s'en était pris rapidement à moi, m'accusant d'être la cause de tous ses malheurs, que s'il ne s'était pas marié avec moi, il se serait barré au sud, qu'il serait devenu quelqu'un.

Je ne pouvais pas lui dire que ma vie pendant 30 ans s'était résumée à travailler comme un zombie et à supporter les coups et récriminations de mon mari jusqu'à ce qu'il crève enfin d'une crise cardiaque et que je me barre de cette putain de ville avec l'argent que j'économisais chaque mois dans l'espoir de fuir un jour cette vie. Que, pour supporter cette vie de merde, je m'inventais des histoires où j'étais l'héroïne, que j'alimentais par les récits d'aventures que je lisais tous les dimanches après-midi à la bibliothèque municipale, seul endroit où je pouvais fuir pour quelques heures mon quotidien épuisant. Que j'avais troqué une ville minière contre une autre, une ville en bord de mer, port des aventuriers et détentrice du savoir du monde, qui me faisait rêver mais qui détenait tout autant de misères et d'injustices. Que mon rêve était, en arrivant ici, de me faire embaucher aux archives mémorielles ou à la guilde des aventuriers, histoire de toucher du bout des doigts les aventures qui m'avaient fait tenir tout ce temps. Que ça n'avait pas marché et que j'avais failli travailler à la mine. Que finalement ce petit troquet acheté avec mes économies était la seule chose qui me gardait en vie, la seule chose dont je pouvais être fière.

Je ne pouvais pas. Alors, j'ai inventé. Je lui ai raconté les aventures que je me faisais dans ma tête, je lui ai dit que dans ma jeunesse, je faisais partie des expéditions du désert d'Alderran à la recherche de cités perdues, que j'avais été marchande d'antiquités à la cité des eaux, que j'avais participé à la révolution des mineurs du nord, que j'avais dompté un de ces chevaux des terres de l'ouest et chevauché avec les tribus nomades chasseuses d'ouragans.

Et ça a marché. Ses yeux se sont illuminés, il avalait mes paroles comme son whisky à la nuit tombée. D'autres sont venus ensuite dans mon bar, pour écouter mes histoires. J'ai acquis une certaine notoriété, je suis devenue une sorte d'attraction, un personnage à part entière. Les gens venaient pour voyager un peu, à travers mes paroles, loin de leur quotidien grisâtre. Au début, ils me regardaient avec incrédulité, riant tout bas, pensant qu'il était impossible que cette vieille femme ait vécu tout ça, puis ils se sont fait à mon passé fantasque, non pas qu'ils me croyaient, mais ça leur

plaisait de l'imaginer. Je suis devenue très forte à ce jeu, j'ai approfondi mes lectures, chipant ici et là des détails et faits qui apporteraient plus de profondeur à mon récit, plus de véracité.

Cette nuit, sous le regard curieux de ma nouvelle cliente, j'ai donc commencé à raconter mon ascension de la tour, en solitaire, accompagnée de deux sherpas citadins. Le brouillard de poix du millième étage, la neige glissante, les cadavres dans le bureau des expéditions touristiques, avant l'éboulement partiel du quatre-mille-six-centième étage et la destruction du grand ascenseur. Je terminais mon histoire du jour par le bivouac dans les chambres luxueuses en ruine du neuf-mille-dixième étage et jetai un regard à la nouvelle arrivante. Elle souriait les yeux fermés, comme savourant mes paroles, puis, sentant mon regard posé sur elle, ouvrit les yeux et me dit :

« Incroyable, j'ignorais que d'autres personnes que le grand alpiniste Akim Egregie avaient réussi à aller au-delà de huit-mille-cent-cinquante étages. J'ai dû louper la nouvelle dans les gros titres. »

Devant ma mine déconfite, elle rit.

« Venez donc chez moi demain matin, je serais honorée de partager avec une consœur les anecdotes de nos aventures respectives. » Elle nota sur un petit carnet en cuir son adresse, arracha la page et la posa sur le comptoir en même temps que sa monnaie, puis partit.

Une vraie aventurière, qui venait de me percer à jour. En soi, mes clients et moi-même savions que tout ce que je racontais était du flan, j'exagérais souvent les récits que j'avais glanés et retravaillés à ma sauce, mais le doute était toujours présent, et moi-même me surprénais à me remémorer des faux souvenirs. Mais maintenant, je me confrontais à une femme qui avait vraiment vécu mes mensonges.

Je lui rendis donc visite le lendemain matin, envahie par la honte. Elle habitait assez loin de mon troquet, à une heure de métro, dans un ancien quartier ouvrier, de l'époque des grandes mesures sociales, où les architectes avaient conçu des bâtiments incroyables, pour loger dignement les travailleurs de la patrie, logements aujourd'hui revendus à prix d'or aux jeunes bourgeois des cités d'or, séduits par ces appartements gigantesques tout en courbes et excités à l'idée de vivre comme les ouvriers de l'époque.

Son appartement était situé au rez-de-chaussée d'un petit immeuble en bois sombre entouré d'un jardin-forêt.

L'intérieur était encombré de cartons, livres, objets et antiquités, du sol au plafond, séparés par un petit chemin protégé par deux murs de livres, sinuant jusqu'à une clairière habitable, meublée de deux fauteuils en cuir, un lit de camp, une petite kitchenette mobile et un bureau.

Elle me fit asseoir dans un des fauteuils avec une tasse de thé et commença à raconter.

Elle était fille de marchands d'histoires et avait commencé à voyager dès sa naissance, suivant ses

parents partout dans le monde, écoutant les récits de vie d'une multitude de personnes au bord de la mort, que ses parents notaient soigneusement pour les revendre ensuite à la bibliothèque mémorielle. À quinze ans, ils lui offrirent sa première tablette écrite et la laissèrent glaner de son côté les mémoires.

Elle fit cela un temps, retranscrivant l'histoire de l'herboriste de 8 ans, qu'elle avait rencontré en prison, attendant son exécution, qui faisait pousser et vendait illégalement des plantes de rêve au pouvoir mortel, permettant aux habitants des villages de sable du désert d'Arkalon de plonger à jamais dans des rêves incroyables. Entre autres mémoires inoubliables, il y avait également celle de la princesse des steppes de l'ouest, mariée de force à un commandant de l'armée ennemie, qu'elle empoisonnait par des baisers toxiques tous les soirs.

Elle en eut rapidement marre et décida de s'engager en tant que mousse sur un navire de la mer des nuages, en quête d'une île flottante mystérieuse. Elle vécut mille et une aventures, plus riches et incroyables que mes récits de comptoir, qu'elle illustrait en me montrant des photographies, des reliques, des peintures et autres souvenirs.

À présent, à soixante ans passés, elle avait envie de se poser, d'expérimenter une autre vie, une vie plus simple, aux relations durables et profondes, et d'en profiter pour écrire sa vie.

Elle me demanda de lui raconter mon histoire, ma vraie histoire. Elle avait été intriguée l'autre soir et voulait en savoir plus sur moi. Alors je lui racontai tout : que ma vie était tout le contraire de la sienne, que mes aventures n'existaient que dans mes rêves et le resteraient à jamais compte tenu de l'état de mon dos après tant d'années courbée à répéter les mêmes gestes dans l'usine.

À la fin de mon histoire, des larmes coulaient sur mes joues. Je n'avais jamais parlé de tout ça à quiconque. Elle me serra dans ses bras et me dit tout bas qu'elle me trouvait magnifique. Que ma vie n'était pas moins intéressante que la sienne et tout aussi riche, et que mes talents de conteuse surpassaient ceux de la plupart des conteurs d'histoires qu'elle avait rencontrés à travers le monde.

Je l'engageai dans mon bar, à la cuisine (elle connaissait des recettes du monde entier), et nous transformâmes mon petit troquet en cantine, recevant les clients du petit-déjeuner au dernier verre de la nuit. Je continuai mes histoires bien sûr, lui empruntant ses voyages, qu'elle me cédait avec joie, préférant les entendre dans ma bouche. Bizarrement, elle n'aimait pas raconter sa vie à d'autres que moi. Elle souhaitait vivre sa nouvelle vie anonymement, pour la savourer entièrement. Pendant nos temps libres, je l'aidais à retranscrire ses aventures sur papier et nous tombâmes amoureuses. J'eus un orgasme pour la première fois de ma vie pendant notre première nuit ensemble.

Elle était une amante attentionnée, délicate et merveilleusement belle, dans son corps sec et musclé.

Les rides et autres signes de l'âge, ses nombreuses cicatrices, tout en elle la magnifiait et je l'aimais éperdument.

Puis elle tomba malade. Un virus en dormance dans son corps pendant de longues années, attrapé dans la jungle, ressurgissait à présent qu'elle était affaiblie par l'âge.

Elle déclina rapidement, et ma colère montait. Colère envers sa maladie, envers les médecins incapables de la sauver, envers elle qui rendait enfin ma vie intéressante, envers moi qui ne savais que faire après sa disparition à part me laisser mourir à mon tour.

Alors elle me parla de son plan.

Elle avait pour ami un employé haut placé de la société des créateurs de mémoire, fils d'amis de ses parents du temps où ils travaillaient pour la bibliothèque mémorielle. Elle lui avait demandé une chose tellement horrible, que la première fois qu'elle m'en parla, je partis en claquant la porte de sa chambre, lui hurlant mon incompréhension.

Elle souhaitait me léguer son passé. Sa mémoire. Elle me supplia d'accepter. Elle me dit qu'elle se sentait responsable de moi. Qu'elle était convaincue qu'une fois partie, je me laisserais mourir. Que sa solution était simple, qu'elle me sauverait et renforcerait mon amour pour la vie. Je lui rétorquai qu'au contraire, faire cela m'enlèverait ce qui compte le plus pour moi actuellement, mes souvenirs d'elle, qu'il était impossible que je m'inflige cela. Qu'à mon âge, qu'importait que je meure, que j'allais ainsi la rejoindre au plus vite.

Elle gagna après quelques conditions. Je me souviendrais d'elle, comme d'une collègue et amante, je me souviendrais de nos nuits, de ses mots doux, de son rire et de son odeur, de son fameux gâteau au sésame fondant du lundi soir, qui remplissait à ras bord la petite salle de notre cantine d'ouvriers affamés, de ses chansons paillardes après trois pintes et deux verres de liqueur.

Mais je ne connaîtrais jamais son passé, puisqu'il deviendrait le mien désormais.

Ils arrivèrent l'après-midi du jour de son enterrement. Ils avaient déjà au préalable récupéré la montagne d'affaires qui encombrait son appartement, ainsi que son livre mémoire, terminé, qui constituait la source de ses souvenirs. Ils remirent les objets et livres aux mêmes endroits, reconstituant le labyrinthe, pareil qu'avant mais différent. Toutes les photographies avaient été modifiées, son corps remplacé par le mien, toutes les mentions de son nom dans les journaux par le mien, toutes les dédicaces, tout.

Le mémorian me fit asseoir sur le même fauteuil que le jour de notre rencontre, installa sur ma tête un étrange casque couvrant mon visage, et me demanda :

« Madame, êtes-vous prête ? »

« Je suis prête. »

Je m'appelle Karla, j'ai quatre-vingts ans et je m'occupe d'une petite cantine de quartier.

La salle est toujours comble le lundi soir, quand je fais le gâteau au sésame de mon ancienne compagne, Isabelle.

Tous les soirs, je m'installe sur mon fauteuil en cuir, près de la cheminée, entourée par les habitués et les nouveaux clients curieux. Lukas vient me servir mon verre de liqueur, et je commence à raconter mes aventures. Aux nouveaux incrédules, j'illustre mes récits de photographies et autres trésors, et je savoure leurs regards émerveillés.

Parfois, mes pensées vagabondent et je suis accompagnée dans mes aventures par une femme magnifique, aux yeux sombres parsemés d'étoiles.

Isaac

Deuxième histoire de La Bibliothèque mémorielle

« N'importe quel imbécile sachant écrire, parler la langue universelle et dormir à la belle étoile peut faire le job de marchand d'histoires. Archiviste de mémoire, par contre, c'est une autre affaire. Il faut une mémoire hors norme, un sens de l'observation supérieur et surtout, surtout, ne jamais commettre d'erreur pendant le transfert. Vous vous en sentez capable, marchand ? » Voici comment mon nouveau supérieur, un crétin imbu de lui-même, au nom pompeux de Charles Alphonse de la Roseraie, m'avait accueilli aux Grandes Archives Mémorielles.

Ça faisait 25 ans que je travaillais pour les archives, au titre de marchand d'histoires. Une mésaventure stupide, un chien errant des bas-fonds de Kartz, alors que je recherchais un vieil ermite parmi les tentes crasseuses, m'avait à moitié arraché la jambe, moi qui avais escaladé sans une égratignure les falaises d'Opale. Un unijambiste (la gangrène s'étant emparée de mon membre), plus tout jeune de surcroît (la retraite étant vers 50 ans dans le métier), ne peut pas traverser le monde à la recherche de mémoires. On m'avait donc embauché aux Grandes Archives, en récompense de mes loyaux services : six mémoires exceptionnelles collectées en 10 ans, un record dont je n'étais pas peu fier. Et pour mon excellente mémoire, n'en déplaise à mon nouveau boss.

La tâche me paraissait ennuyeuse au possible. Après avoir parcouru la planète et vécu mille et une aventures, je me retrouvais à archiver les mémoires collectées par d'autres, plus chanceux, et à les faire correspondre à la vie de quelques richards désireux d'oublier leur passé d'enfoiré.

Bon, j'exagère là, nos clients sont plus diversifiés. Déjà, n'importe qui peut troquer sa mémoire contre une autre. A condition qu'elle soit exceptionnelle, par son originalité ou son intérêt social. Il arrive aussi que la famille se cotise, ou les collègues. Parfois pour ne plus jamais voir la gueule de la personne ainsi gratifiée d'une nouvelle mémoire. Ou un don de l'État, une récompense de l'armée aux soldats traumatisés. Ou encore en guise de condamnation. Un collègue, Mike, spécialisé dans la collecte en milieu ouvrier, m'avait un jour raconté l'histoire de ce patron, propriétaire d'une entreprise de jouets aux méthodes plus que discutables. Mike avait collecté la mémoire d'un de ses employés, qui vivait un véritable enfer, harcelé par un contremaître et abusé sexuellement par ledit patron qui profitait de ses dettes pour le contraindre à faire ce qu'il voulait. Un type très beau, m'avait-il dit, un physique d'acteur de films d'action, qui avait un sérieux problème d'addiction aux jeux. Bref, l'employé voulait s'assurer que sa mémoire subsiste après sa disparition, puis s'était suicidé, juste avant la publication d'une enquête qui avait révélé au grand jour les abus du patron. La

justice a sauté sur l'occasion pour faire un exemple. Le patron de l'entreprise a hérité de la mémoire du pauvre gars. Il n'a pas tenu dix jours avant de se suicider à son tour.

Bref, il existe plein de manières différentes de se voir octroyer une nouvelle mémoire. Mon nouveau job : faire correspondre les mémoires selon les désirs des clients. Et avant d'octroyer les mémoires, il me fallait les connaître. Pas toutes, bien sûr, juste celles qui revenaient dans les demandes, du type vie aventureuse, tombeur de ces dames, grand cuisinier. Obtenir une nouvelle mémoire, qui soit s'additionne à la première, soit vient la remplacer entièrement, signifie également acquérir une confiance en soi, une expertise dans un sujet, et parfois carrément obtenir un nouveau talent. Niveau possessions matérielles, on pouvait aussi gagner au change. La mémoire d'un riche entrepreneur allait souvent de pair avec sa fortune. Celle d'un collectionneur d'antiquités, avec sa collection. Les mémoires étaient enregistrées dans des petites tablettes, qui permettaient soit de les lire, soit de les écouter avec la voix de l'ancien propriétaire mémoriel. Une suite de chiffres les caractérisait, avec une clé qui permettait d'ouvrir un coffre dans la banque de souvenirs, où l'on retrouvait toutes les possessions matérielles mémorielles de la personne : carnets, jouets d'enfance, photographies de famille, etc. Accompagnés de documents immobiliers et d'un compte bancaire.

Les mémoires archivées accessibles à un transfert provenaient de personnes mortes. On ne pouvait pas les utiliser de leur vivant, normal, imaginez que deux personnes aient la même mémoire, j'vous dis pas les embrouilles. Le propriétaire originel d'une mémoire archivée ne pouvait pas avoir de famille proche non plus, ni d'héritier. Les amis devaient couper tous les ponts avant sa mort.

Les biens allaient d'une simple photographie froissée à des fortunes colossales.

Chaque jour, j'allais donc aux archives, je passais prendre une dizaine de tablettes, m'installais dans mon bureau avec de quoi noter et me plongeais dans les mémoires.

Au bout d'un mois, je connaissais la plupart des schémas de vie et pouvais me repérer dans les archives, soigneusement triées et répertoriées par thématiques.

Je tombais parfois sur des mémoires que j'avais collectées, comme celle de cette femme, dans la jungle Trouble.

La jungle Trouble se situe sur le continent oriental, engloutissant la majeure partie de quatre grands pays, exportateurs de bois précieux et d'animaux rares. Pour collecter les mémoires, et surtout trouver celles qui en valent la peine, il y a plusieurs techniques. Certains, comme Mike, se spécialisent dans certains types de vie, collecteurs de mémoires ouvrières ou spécialistes des mémoires religieuses. Parfois même dans des domaines extrêmement précis, comme spécialiste des mémoires de marchands d'épices du désert d'Arkalon (oui, oui, j'en ai rencontré un). On trouve beaucoup de chercheurs parmi eux, qui en profitent pour pondre des études sociologiques du

domaine étudié.

D'autres, comme moi, préfèrent parcourir le monde, à la recherche de mémoires uniques et exotiques. Nous avons tous un réseau d'informateurs, des fixeurs, qui sont payés à parcourir leur ville ou pays à la recherche de rumeurs, d'histoires folles et de personnalités atypiques. Nous fonctionnons aussi par petites annonces, dans les journaux, du type : *marchand de mémoire cherche individu au passé exceptionnel, sans famille proche, prêt à immortaliser sa mémoire à jamais*.

Malheureusement, cette méthode attire un peu tout et n'importe quoi.

Personnellement, je lisais également beaucoup de littérature d'information régionale, une fois dans le pays choisi. J'y allais au feeling, choisissant les contrées selon les récits que l'on m'en faisait et m'insérant rapidement dans la communauté locale, en m'engageant comme marin, ouvrier agricole, mercenaire, et comptant sur mes fixeurs et ma chance pour trouver la personne dont la collecte de mémoire me rendrait célèbre.

Elle s'appelait Jade, la femme de la jungle Trouble. Je m'étais engagé dans une caravane traversant la forêt vierge, vendant mes talents de cuistot connaisseur des plantes locales et chasseur de viande pour les ragoûts. Mon indicateur m'avait parlé d'un village dans les arbres, dans la partie ouest, point de ravitaillement pour les expéditions, où vivait la seule personne au monde à avoir pénétré dans la cité mouvante de Néthralis, dont on dit qu'elle est l'âme de la jungle.

Une semaine après le début de notre voyage, nous commençâmes à les voir. Par petits groupes, ils se pressaient en haut des arbres pour nous voir passer. Certains, plus hardis ou curieux, s'approchaient de notre camp le soir, jusqu'à ce que l'on puisse apercevoir leurs visages à la maigre lumière des lampes. Nous avions deux médiateurs avec nous, et ils allaient immédiatement à leur rencontre : Carla, une femme forte d'une quarantaine d'années, au visage souriant et aux cheveux roux noués en chignon flou au-dessus de sa tête, et Karim, un homme d'un certain âge, sec et musclé, aux allures de pèlerin.

Ils connaissaient la plupart de nos « invités » et discutaient à l'écart avec eux, loin de la lumière, pour leur épargner les cris de terreur et de dégoût qui auraient fusé à leur vue. Les Murmurants ne sont presque jamais agressifs, préférant profiter de la présence des voyageurs pour prendre des nouvelles du monde extérieur. Mais il s'avère délicat d'imposer leur présence aux visiteurs, c'est pourquoi tout caravannier un tant soit peu professionnel engage toujours un ou deux médiateurs. Des Murmurants, j'en avais déjà vu quelques années auparavant, à bord d'un vapeur, sur le long fleuve jaune qui coupe la jungle en deux. Ils étaient sur le rivage, amassés en une foule singulière sur plusieurs kilomètres, nous observant en chuchotant entre eux, de ce chuchotement émanant de tellement de bouches qu'il en devenait grondement.

À présent, je pouvais les approcher, et même leur parler. Quelle opportunité cela représenterait de recueillir une de leurs mémoires, même si, d'après mes informations, il ne fallait pas trop y compter. Je m'en ouvris à Karim un soir où trois d'entre eux se rapprochaient plus qu'à l'habitude, intrigués par un petit concert improvisé par deux de nos compagnons.

Il écouta mon projet avec attention et me prévint : « Je ne t'interdirai pas de leur parler, je pense qu'au vu de ton métier, tu ne seras pas trop surpris par leur apparence, mais je ne pense pas que tu pourras en ressortir quoi que ce soit. Cela fait trop de siècles qu'ils errent dans cette forêt. Ils ne se souviennent que de bribes, de sensations ; leur mémoire ne fonctionne plus comme celle des vivants, et je crains que ce que tu recherches véritablement, l'histoire de leur tragédie, ne soit pour eux qu'une souffrance telle qu'ils refusent d'en parler. Sois doux avec eux, je t'en prie, calmer un Murmurant n'est pas une tâche que j'ai plaisir à effectuer. »

Je m'approchai d'eux, aussi doucement que possible, me demandant comment les aborder, l'avertissement de Karim ayant quelque peu freiné mon enthousiasme. Ils me laissèrent aller vers eux, jusqu'à ce que je discerne leurs visages. Vêtus de tee-shirts et jeans déchirés, j'avais en face de moi trois jeunes hommes qui devaient avoir entre 15 et 17 ans. Le gris de leurs vêtements se fondait au gris de leur peau, laissant apparaître ici et là des impacts de balles et des trous béants. Le plus jeune d'entre eux avait la moitié du visage calciné, comme du charbon noir. Le bras du deuxième pendait sur sa droite et il arborait une hideuse cicatrice qui boursoufflait une partie de son visage. Le troisième, qui me dépassait d'une bonne tête, paraissait normal, jusqu'à ce qu'on aperçoive qu'il lui manquait l'arrière de son crâne. Ils me regardaient curieusement, avec leurs yeux bleus, d'une pâleur irréaliste.

« Tu es un nouveau médiateur ? » s'enquit le plus grand.

« Quelle étrange musique. De quelle contrée du monde vient-elle ? » demanda le calciné.

Je m'empressai de leur répondre, une question en amenant une deuxième, puis une troisième, allant d'interrogations sur les situations politiques dans le monde à mon repas préféré, en passant par la demande de confirmation sur le fait que deux de mes compagnons étaient en couple depuis peu. On m'avait déjà renseigné sur l'insatiable curiosité des murmurants et j'en avais ici la confirmation. L'état de ces fantômes avait tendance à susciter la crainte, mais le fait est qu'ils s'ennuyaient surtout énormément et étaient friands de tout ce qui pouvait rompre avec leur demi-vie monotone. Le troisième était assis, les yeux fermés, savourant la mélodie qui continuait de nous parvenir depuis le camp. Je réussis à calmer l'avalanche de questions qui était en train de m'engloutir et me présentai, faisant part de mon envie d'en savoir plus sur eux et sur leurs souvenirs de la tragédie, enhardi par la facilité que j'avais eue à parler avec eux. Leurs visages se fermèrent aussitôt. Les deux bavards

me regardèrent un moment en silence, puis tournèrent les talons et s'enfoncèrent dans la jungle. Abasourdi par la tournure brutale qu'avait prise la rencontre, je restai immobile un moment, à côté du troisième jeune homme qui n'avait pas bougé. Au bout de plusieurs longues minutes, il entrouvrit les paupières et me lança :

« Ne le prenez pas pour vous, m'sieur, mais nous avons promis de ne plus jamais parler de la guerre. C'est tabou. Nous avons tout enfermé dans la cité mouvante pour que jamais ne ressurgissent les horreurs que nous avons vécues. Laissez-nous savourer les fragments du présent que vous nous apportez et laissez le passé où il est. »

La cité mouvante de Néthralis... tout me ramenait à ce lieu. La mémoire de la grande guerre, c'était un peu le Graal pour nous, les chasseurs de mémoire. Elle avait eu lieu il y a 1235 ans. Une rivalité entre deux grandes puissances frontalières, au sommet des connaissances technologiques de l'humanité, dont les habitants étaient quasiment immortels selon les archives des pays voisins et les artefacts retrouvés par les archéologues. L'origine exacte du conflit est toujours inconnue. Aucun murmurant ne l'a dévoilée. La guerre a été ravageuse, ne laissant que des ruines des deux pays, qui avaient les mêmes forces de frappe. Une arme utilisée par un des deux camps, expérimentale, a transformée à jamais toutes les créatures vivantes, hommes, plantes et animaux. Une arme utilisée après des années de guerre, qui, comme un souffle, s'est abattue sur les deux camps et au-delà, emportant avec elle toute couleur, laissant un monde gris et terne et une population à moitié vivante, condamnée à errer sur les ruines de son ancien monde, ne ressentant plus aucun besoin vital, figeant les corps dans l'état où les avait laissés la guerre, fantômes palpables, prisonniers à jamais du temps.

Des fantômes sans mémoire, comme le confirmait mon entrevue, qui avaient décidé de l'enfermer dans une cité mouvante, introuvable à jamais.

Sauf qu'une femme, vivante, avait réussi à y pénétrer. Celle que j'allais bientôt rencontrer.

Nous arrivâmes au village après trois autres semaines de marche. Pour la plupart de mes compagnons, ce n'était qu'une étape à leur long voyage. Certains avaient pour destination le fameux territoire de Dionkel, terre de chercheurs d'or, où tant de prospecteurs allaient à la recherche de richesses et de gloire. Un couple de chercheurs avait prévu de partir seuls depuis le village, à la recherche de plantes médicinales aux vertus anticancéreuses. La plupart de mes autres compagnons faisaient partie de la guilde des marchands d'antiquités et ambitionnaient d'aller prospecter dans les ruines d'un ancien centre commercial, au grand déplaisir de nos médiateurs, qui considéraient les objets de la grande guerre comme sacrés. En mon for intérieur, je priais pour que les histoires de murmurants violents soient fausses, des légendes racontant les mésaventures mortelles de chasseurs

d'antiquités m'ayant hanté pendant mon enfance. On racontait que les demi-vivants pouvaient rendre fous les humains, les poussant au suicide après leur avoir fait vivre les horreurs qu'ils avaient vécues pendant la guerre. Alice, une des marchandes, avait éclaté de rire devant mes craintes :

« T'inquiète pas, Isaac, mon père et moi, ça fait 5 ans que nous allons collecter des antiquités, il ne nous est jamais rien arrivé. Alors oui, les murmurants, ça les fait chier, mais qu'est-ce que tu veux qu'ils nous fassent ? Ils n'ont pas de pouvoirs magiques, ce sont juste des fantômes dépressifs, rien d'autre. »

J'espérais qu'elle dise vrai, même si leurs « collectes » avaient quelque chose qui me mettait assez mal à l'aise. C'était comme voler un vieillard paraplégique. Ok, ils ne pouvaient rien faire, on ne savait même pas quel statut leur donner, mort ou vivant, et ils n'avaient même plus de souvenirs liés à ces objets, mais c'était quand même du vol.

Pour ma part, je devais trouver la femme.

Le village n'avait pas de nom. Nommer un groupement d'habitations au milieu de tant de ruines de villes détruites par la folie des hommes pouvait attirer le malheur selon certains, pour d'autres c'était simplement une question d'humilité. Ce n'était d'ailleurs pas vraiment un village à proprement parler. Il s'étendait sur plusieurs dizaines de kilomètres. Dans les arbres. Un enchevêtrement de petites cabanes aux styles divers, en bois, tissus et autres matériaux de récupération, reliées entre elles par des passerelles et des échelles.

Au sol se trouvaient les éleveurs de poules et autres bestioles qui garantissaient l'autonomie alimentaire précaire des habitants. Le reste était amené par les caravaniers, à dos de porteurs, ou chassé et cueilli.

Jade était alitée depuis son expédition et se reposait dans la grande plateforme-hôpital située au centre du village.

La médecin en chef qui m'accueillit me fit pénétrer dans une petite niche tapissée de tissus colorés, tout en me jetant le regard noir coutumier adressé aux imprudents qui osaient déranger les mourants. Jade n'était pas à proprement parler mourante. Elle se transformait. En un être mi-vivant, mi-mort. En un murmurant.

Sa peau était gris pâle, tirant vers le sombre à certains endroits. Elle n'était pas très vieille, la fin de la vingtaine. Une perfusion emplissait son corps de je ne sais quelle drogue. Forte, au vu de son visage et de la manière dont elle me parla.

Ses yeux s'entrouvrirent à mon approche.

« C'est vous le collecteur ? » me demanda-t-elle d'une voix faible. « J'ai bien peur de ne pas être au top de ma forme, vous m'excuserez. »

Je répondis par un rire gêné.

« Ainsi vous souhaitez collecter ma mémoire, enfin, les mémoires que j'ai trouvées à Nethralis, » reprit-elle. « Ne savez-vous donc pas que ce sont justement celles-là qui m'ont rendue dans cet état ? Mon enveloppe corporelle se dégrade petit à petit en même temps que je sombre dans l'horreur permanente, me rappelant des centaines de souvenirs, qui se terminent tous de la même manière. »

Je m'assis dans la chaise installée à côté de son lit et sortis la tablette préparée spécialement pour elle.

« C'est justement pour cela que je suis là, Jade. Je souhaite pouvoir immortaliser au moins une mémoire de ce temps oublié. »

« Pourquoi croyez-vous qu'ils ont tout enfermé, monsieur ? » me demanda-t-elle.

« Pour ne plus ruminer leur vie passée, j'imagine.

— Non. Ils considèrent que leur manière de vivre à l'époque était la principale cause du désastre. Ils pensent que nous pourrions désirer leurs vies passées, et refaire les mêmes erreurs. Je peux vous dire qu'effectivement, je n'ai rien vu d'aussi beau que le monde d'avant la guerre. Tout paraît loin des tourments d'aujourd'hui. Pas de maladie, pas de mort. Pas de mort. » Sa voix devint un murmure. « Cette demi-vie, c'est leur châtiment pour avoir osé défier la mort. Et le mien pour avoir été trop curieuse. » Ses mots, énigmatiques, n'ont pas cessé de me questionner depuis. Qu'entendait-elle par cette absence de morts ? Ces peuples avaient-ils trouvé un moyen de ne pas mourir, et était-ce cette « technologie » qui avait engendré la guerre ? Avait-elle été détournée de son but premier pour être transformée en cette arme qui avait donné naissance aux Murmurants ? Elle me regarda, le visage suppliant. « Je peux uniquement vous parler de mes tourments, j'en ai bien peur. Mais si vous voulez bien m'aider à retrouver la ville trouble, à me débarrasser de tous ces souvenirs, avant que je ne devienne comme eux, vous aurez ma mémoire. Celle d'une femme ayant trouvé la cité trouble, celle d'une femme devenue Murmurante. Mais les autres mémoires que je possède ne m'appartiennent pas. Si vous le souhaitez aussi ardemment, vous pouvez vous aussi essayer de découvrir les secrets de Nethralis. Mais entre nous, ce n'est pas une très bonne idée. » Elle me sourit d'un air moqueur, ses yeux gris et ternes semblant retrouver un fragment de vie.

Jade était étudiante en anthropologie à l'université de Kern et faisait une thèse sur les Murmurants. Leur mode de « vie », leurs rituels, leurs manières de communiquer entre eux en murmurant, tout la fascinait.

L'ancien peuple ne vivait pas comme les vivants, avait-elle écrit dans son essai qui se trouve à présent dans la banque de souvenirs. Les Murmurants ne « vivaient » que lorsque d'autres êtres

vivants se trouvaient dans les parages. Le reste du temps, ils le passaient endormis sur les branches des immenses arbres de la jungle. Dès qu'une créature suffisamment intéressante pour retenir leur attention passait sous eux, ils se réveillaient et la suivaient discrètement, comme nos trois jeunes hommes au camp, s'émerveillant de toute création, de la transformation de plantes en une succulente soupe à la musique d'une veillée, en passant par la confection d'un nid par un de ces petits oiseaux colorés qui gobaient les insectes à une vitesse hallucinante.

Puis, quand ils en avaient assez, ils retournaient dormir en haut des arbres.

Ils étaient très nombreux au-dessus du village. Les nouveaux habitants étaient toujours un peu surpris quand, alors qu'ils pétrissaient du pain, cousaient une chemise ou fabriquaient un meuble, une, puis deux, puis trois, parfois même jusqu'à une dizaine de silhouettes grises apparaissaient autour d'eux, toujours à distance tout de même, fascinés par leur tâche. Mais ils étaient toujours respectueux. S'ils sentaient qu'ils dérangaient, ils repartaient sans dire un mot. La cohabitation durait maintenant depuis des siècles. Les habitants du village, depuis des générations, respectaient les Murmurants et organisaient chaque semaine des événements culturels à leur destination : théâtre, concours de cuisine, peinture en plein air, chorale, etc. Beaucoup d'artistes célèbres venaient du village, certains noms étant connus jusqu'à l'autre bout du monde.

Jade avait commencé à intégrer divers clubs, toujours présente à chaque événement, repérant les Murmurants les plus hardis qui s'avançaient dans la lumière, les appétences de chacun, leurs réactions face aux spectacles, et avait établi une liste les caractérisant. La vieille femme aveugle, un peu précieuse et habillée de soieries, à la jambe brûlée, qui ne venait qu'aux concerts de violon ; le frère et la sœur, d'une dizaine d'années, toujours ensemble, qui s'étaient un jour retrouvés au milieu de la scène pendant une représentation théâtrale, tellement absorbés par la pièce qu'ils en avaient oublié leur timidité, ou encore l'homme colossal, de deux mètres de haut, manchot, qui arrivait à ce faire le plus discret possible quand il épiait le travail minutieux d'un menuisier.

Elle faisait aussi partie des médiateurs et accompagnait les caravanes pour faire un bout de chemin avec elles. En tout, elle avait passé cinq ans dans la jungle.

Et s'était liée d'amitié avec certains Murmurants. Un groupe de jeunes de son âge, deux filles et un garçon, qui étaient devenus fans de la musique bouillante qu'elle jouait sur son petit piano à vapeur portatif. C'était une musique à la mode il y a une quinzaine d'années, très rapide et dissonante. Elle avait acquis leur confiance et passait du temps avec eux à discuter et jouer.

Un jour, elle leur avait parlé de la cité et de son envie d'en savoir plus sur ce qui les avait transformés. Bien sûr, ils avaient réagi comme tous les Murmurants, se fermant d'un coup et disparaissant dans les ombres. Mais le jeune homme était revenu. Elle exerçait sur lui une étrange

fascination qu'elle ne s'expliquait pas. De l'amour, peut-être ? Et elle l'avait convaincu.

Il l'avait menée jusqu'aux portes de Nethralis, guidé par le lien indéfectible qui liait tous les Murmurants à leurs mémoires. Derrière les immenses murs de béton qui l'entouraient, m'a-t-elle dit d'une voix émerveillée, il y avait des ruines de bâtiments jadis majestueux, en verre et en pierre, dévorés par les fougères. Ils avaient marché jusqu'au centre, elle ne se rappelait plus pendant combien de temps, cela lui avait semblé des heures, jusqu'à atteindre un mur de verre, s'étendant sur des kilomètres, rempli de couleurs mouvantes, hypnotisantes. Des milliers de voix s'échappaient de la paroi. Son compagnon, face au mur, s'était figé, tandis qu'elle s'approchait, attirée malgré elle par les chuchotements. Sa main s'était tendue vers la paroi, le bout de ses doigts effleurant la surface polie. Puis toutes les voix s'étaient engouffrées en elle, comme une tornade. Sa conscience commençait à lui échapper quand, dans un effort surhumain, elle s'était écarté du mur, pour retomber inanimée sur le sol. Un peu plus et elle aurait eu tellement de souvenirs qu'elle n'aurait jamais pu revenir à elle, me confia-t-elle.

Lorsque les souvenirs de la cité avaient déferlé en elle, son guide avait pris peur et s'était enfui. Elle avait été retrouvée une semaine plus tard par des chasseurs d'antiquités, dans le coma. Il lui avait fallu plusieurs mois avant que son esprit ne refasse surface à travers toutes ces mémoires.

Puis elle avait commencé à virer murmurante.

Je vous épargnerai les recherches infructueuses que je fis pour retrouver la cité. Après des semaines de recherches et de tentatives d'approche ratées des murmurants, le jeune homme qui l'avait guidée vint de lui-même vers Jade. Rongé par les remords, il avait décidé de revenir. Elle l'avait envoûté, me dit-il. Il avait ressenti des émotions qu'il n'avait jamais éprouvées auparavant. Il était bel et bien tombé amoureux. Égoïstement, il avait cherché son attention et son respect, pensant que s'il lui dévoilait Nethralis, elle tomberait à son tour amoureuse. Sans souvenirs, il n'avait malheureusement pas prévu ce qui s'était passé.

La dernière fois que je les ai vus, ils se préparaient à partir pour la cité. Jade me confia sa thèse et son journal, et tout ce qui servirait à créer sa mémoire. Elle était désormais totalement transformée. Seul son regard hanté trahissait les centaines de souvenirs qui peuplaient sa mémoire.

Elle n'avait pas prévu de revenir. Désormais, sa vie était parmi les Murmurants.

Je ne sais pas s'ils sont retournés à Nethralis et si elle a pu redonner les mémoires au mur. Je n'ai jamais eu de nouvelles du couple. Il ne me reste maintenant de Jade que sa mémoire, que je classe consciencieusement dans la catégorie des mémoires dangereuses de la bibliothèque. Que soit prévenue la personne qui voudrait la recevoir. Il ne faut jamais déranger les morts.

Roxane Appert.